

## *NOTE DE LECTURE (38)*

### *Revers*

**Nadale Fidine**

Notre intervention articulera son ossature autour de certains aspects de la première de couverture, puis sur l'analyse de la thématique et de la stylistique de l'œuvre.

D'entrée de jeu, nous sommes interpellés par la première de couverture qui nous propose des pierres d'attente avec son arrière-plan mettant en évidence un décor sahélien, étendue de sable rehaussée par deux arbres avec un homme au visage fermé jouant d'un instrument traditionnel. La couleur marron rattachée au bois et au cuir pour inspirer la stabilité ou la teinte chaude et terrestre peut ainsi suggérer le voyage et la découverte des cultures. Que penser alors de ce vert bleu décliné sous des teintes variées ? Symbole de croissance, d'espoir et de vie ? Le titre de l'œuvre *Revers* avec son R à l'envers renforce cette atmosphère mystérieuse en exprimant en filigrane la disgrâce ou l'échec, un retournement défavorable. Même la couleur tantôt rouge du drame et de la révolution ou le blanc de l'innocence et de la l'élévation spirituelle ne sauraient passer inaperçus. Cette pièce de théâtre confirmera-t-elle ces impressions dans la veine du drame, qui met en scène une action tragique ou pathétique accompagnée d'éléments réalistes familiers ou comiques ? S'il est vrai que le théâtre moderne rejette les catégorisations à outrance et permet de réaliser une osmose entre la philosophie de l'écrivain et les personnages impliqués pour que le public emporté par leur jeu adhère naturellement au message véhiculé, en est-il le cas avec Nadale Fidine ?

Dans son œuvre, la dramaturge nous sert une pièce de théâtre de 84 pages à la structuration originale de 4 séquences à la longueur inégale, avec respectivement 5, 3, 1 et 1 tableaux. Avec une intrigue dépouillée, elle nous entraîne dans un univers réaliste où se déploie un seul personnage qui évoque des interactions passées avec des êtres énigmatiques dont les portraits ne peuvent qu'être esquissés par leurs désignations ou leurs titres, dans ce balancement savoureux de l'onomatopée à la couleur locale à l'exemple de Pooréno Mendandi, Wiwa Pauline,, Maïbonné, Mando, Blakwé, Ndjiddéré Bienvenu, Maïkonwé ou dans l'anonymat de M Tout le monde avec *un monsieur qui joue sur son ordinateur*, ou quatre hommes ,surgissant comme des ombres malfaisantes.

C'est dans ce contexte énigmatique que le jeune protagoniste Ndikné est accusé faussement de terrorisme parce que lors d'un contrôle de police, une lame perfide a

été retrouvée dans ses effets en ce vendredi fatidique par le gardien de paix Ndidéré Bienvenu alors qu'il se rendait à Garoua pour récupérer le vilebrequin d'une voiture venant de Maïduguri au Nigeria, à la demande de son patron M Boukar. Plein d'espoir lorsque le policier malintentionné est affecté juste après et remplacé par son confrère qui prenait service le jour suivant, un samedi prodigieux. Mais l'apprenti mécanicien réalise que le nouveau est le digne héritier d'un système corrompu qui broie les populations qu'il est censé protéger. Ayant attendu en vain que son innocence soit reconnue comme Vladimir et Estragon de *En attendant Godot* de Samuel Becket, et sa libération rêvée et assurée, Ndikné brisé par le poids au propre comme au figuré de la lame, choisit le chemin du martyr pour accéder à la liberté, délivré de la peur des entraves multidimensionnelles du milieu par une agression et un coup de feu salvateurs.

Par cette pièce de théâtre à l'atmosphère sinistre et absurde où l'angoisse existentielle et métaphysique tisse insidieusement sa toile, nous sommes happés dans une intrigue où le personnage unique ploie dans l'impuissance de trouver un sens à l'existence et est confronté à un monde qu'il ne comprend pas, condamné dans son espace carcéral à imiter les voix d'invisibles interlocuteurs, en répétant les mêmes gestes et en accomplissant les mêmes actions. Aussi, Nadale Fidine plante les tréteaux d'un décor où la kinésique du désespoir se traduit dans l'absurdité de cette vie rongée par la solitude et le pessimisme déprimant d'un protagoniste si souvent assis au bord ou au milieu du lit, puis très exceptionnellement debout.

Dans ce texte sobre qui allie judicieusement les didascalies aux tirades du rire et du non-sens dans un univers oppressant similaire à celui du *Procès* de Kafka, l'écrivaine s'inscrit en faux contre les discriminations et les injustices sous toutes les coutures, les errements du système judiciaire avec pour point d'orgue les exactions des forces de l'ordre. C'est sur cette lancée que sont cloués au pilori, la corruption, la vénalité, le mensonge, les stigmatisations de tous ordres, le manque d'approvisionnements en eau et électricité des zones défavorisées ou les infrastructures scolaires précaires. Des flèches incendiaires sont également décochées contre la déchéance morale, l'aliénation idéologique ou religieuse, l'égoïsme et toutes les hypocrisies. L'opportunité est idoine pour dresser un réquisitoire sans complaisance contre la misère matérielle qui obscurcit l'avenir, la fierté improductive, les mots assassins comme *garder à vue* de la page 42 ou le choix inadéquat des noms qui deviennent de véritables épées de Damoclès. *Un nom diabolique à une si charmante personne.* p. 56

Ces problématiques aboutissent logiquement aux réflexions sur les questions ontologiques, à la prédestination, au destin, à la vie et à la mort, à l'innocence, à la

culpabilité et à la dignité. Heureusement que ce sombre tableau est irradié par la célébration de la sagesse, de la gratitude, de la loyauté et de la bravoure. Nous pouvons ainsi être bercés par l'ode langoureuse en faveur des valeurs nobles, du respect de la vie humaine ou de l'attachement à la terre-mère malgré les déboires et par l'hymne d'exaltation enflammée à la famille, comme en page 45: *La famille c'est encore ce qui soigne le mieux des blessures de l'existence* ; ou à des êtres exceptionnels, en l'occurrence sa tendre épouse et leurs deux anges ou encore ses très vénérables parents.

En outre, nous nous identifions aux consonances des espaces comme Maïduguri au Nigeria mais aussi aux termes sibyllins, à l'instar de Garwa, Toupouy, Mbarwa ou la nationalité kwérélandaise qui constitue tout un programme à décrypter. De même, les délices culinaires du terroir avec la *bouillie du mil rouge de chez nous, brassée à la pâte d'arachide et au jus de tamarin avec les beignets de Falmata* p. 26 émoustillent nos papilles gustatives tandis que nous parcourons les dédales de cet espace dysphorique. L'atmosphère suffocante assombrie par l'attente hantée par des personnages à la caractérisation imprécise font osciller dans l'aller-retour oppressant du dévoilement et du camouflage, de la précision et de l'indétermination emprisonnés dans les serres impitoyables du triptyque spatio-temporel évoqué dans les trois lieux, en l'occurrence, le poste de contrôle, le commissariat et la prison. Même la temporalité obéit à cette logique déroutante avec l'emphase sur le vendredi 21 juillet 2017, le 18 juillet 2020 ou le lundi 24 juillet 2020 où se greffent les dates de naissance, de délivrance ou de production des pièces officielles ou des correspondances administratives. Les autres jours se perdent dans la nuit du silence, de l'angoisse et de l'absence malgré les analepses et les prolepses utilisées à bon escient.

Au point de vue formel, le style de l'auteure se déploie pour une savoureuse délectation esthétique avec son mélange de registres entre le style sérieux administratif des documents officiels et juridiques ou la langue familière et même vulgaire du révolté qui décrie dans des calembours facétieux comme *les cons damnés* ou des énoncés du terroir à l'exemple de *le bout blanc des excréments du margouillat qui purifie toute la merde* en p. 47. Les intermèdes poétiques d'une remarquable puissance évocatrice nous transportent dans la sphère des métaphores scintillantes à l'instar de :

*La place sûre d'un oiseau rare est dans la cage.* p. 37 ou des prétérations et des euphémismes à l'ironie cinglante :

*Dans une certaine déclaration* ou encore  
*ces belles paroles codifiées*

*les fables de l'humanité* p. 37 pour tourner en dérision la constitution ou les textes juridiques.

- Des personnifications et des allégories lumineuses :

*Le revers des armoiries de l'humanité, l'envers du décor.* p. 37

*Et tous les jours, l'effroi souffle sur nous son haleine puante et brûlante.* p. 43

- Des paroles sentencieuses, des proverbes et des dictons à la portée didactique évidente qui permettent de s'abreuver à cette source fabuleuse de savoirs anthropologiques, sociologiques et historiques sur les peuples du Sahel et sur notre environnement :

*Qui veut cloîtrer un chien dit qu'il est féroce.* p.32

*Une poule sans poussins ne craint pas l'épervier.* p. 33

*La seule obligation dans la vie c'est d'être vrai envers soi-même.* p. 33

*La terre ne produit rien de pire que l'ingrat.* p. 68

*La loyauté est souvent payée en monnaie de l'oubli.* p. 68

- Des antithèses, des oxymores, des paradoxes et des questions rhétoriques au service de l'argumentation au cœur du questionnement ontologique avec le rire et le sourire de l'humour pour renforcer le malaise du non-sens, à l'exemple de :

*Le vent soufflait très fort et révélait à tous des grandes figures illuminées de victorieuses méchancetés.* p. 81

*En quoi les papiers rassurent-ils et prouvent-ils qu'on n'est pas en danger ?* p. 29

*Quel mal y a-t-il à porter sur soi une lame de rasoir quand on voyage ?* p. 47

*Suis-je réellement coupable ?* p. 67

*Faut-il vraiment que je conclus à la puissance du destin ?* p. 69

*Quel avenir faut-il encore espérer ?* p. 70

Pour tout dire, *Revers* de Nadale Fidine est recommandable à plus d'un titre, malgré le déséquilibre significatif entre les séquences de l'œuvre et l'obscurité opaque dans lequel se débat le protagoniste fauché en plein vol dans un drame qui aboutit à la destruction du noyau familial alors que l'espoir omniprésent laissait présager un dénouement euphorique. En fait, l'écrivaine nous embarque dans *le théâtre de la totalité* cher à Antonin Artaud où les carcans des canons classiques sont brisés. Dans cet univers pluriel où s'entremêlent harmonieusement des

morceaux dramatiques, poétiques ou des textes administratifs aux forts relents réalistes, l'écrivaine a produit avec dextérité une œuvre digne des grands maîtres du *théâtre de l'absurde*. Avec une plume libérée du diktat du silence, les dérives multidimensionnelles de notre société sont dénoncées en abordant les sujets délicats avec une subtilité toute de maturité, même si les problématiques d'une actualité brûlante sont passées *au crible de la raison critique* pour reprendre les termes de Marcien Towa. Cette pièce de théâtre de haute facture permet une prise de conscience salutaire pour nous lever avec courage contre les dysfonctionnements et toutes les aliénations de notre microcosme. Dans cette perspective, le chemin est balisé pour militer en faveur des *laissés-pour-compte* tout en exaltant l'enracinement dans notre terroir, la quête de la liberté et les valeurs éthiques propres à bâtir le capital humain à soutenir l'émergence. Nous pourrions alors jouir de la sérénité et de la prospérité que le contexte actuel dans notre pays et sur la planète appelle de tous ses vœux en clamant haut et fort avec Nadale Fidine en p. 82 :

*La vraie liberté, c'est être ce que nous sommes, c'est-à-dire des Hommes .*

**Thanks so much for listening to me so keenly and kindly.**

**Yaoundé, le 13 septembre 2023**

**Josée MELI AMBADIANG**

**Critique littéraire**